

STÉPHANE BERN

Un si joli monde

roman



Flammariion

Un si joli monde

DU MÊME AUTEUR

- L'Europe des rois*, Lieu Commun, 1988.
Les Couronnes de l'exil, Balland, 1990.
La Monarchie dans tous ses états, Balland, 1992.
Moi, Amélie, dernière reine du Portugal, Denoël, 1997.
Diana, princesse des cœurs, Michel Lafon, 1997.
God save the Queen !, Cinquante ans de tempêtes chez les Windsor, Michel Lafon, 1998.
Rainier de Monaco et les Grimaldi, L'Archipel, 1999.
Mon royaume à moi, Albin Michel, 2000.
Sagas, avec Éric Jansen, TF1 Éditions, 2000.
Diane de France, la princesse rebelle, Flammarion, 2003, J'ai Lu, 2005.

Stéphane Bern

Un si joli monde

roman

Flammarion

© Flammarion, 2006.
ISBN : 978-2-0806-8699-2

Pour Cyril

*« Il faut sortir dans le monde comme on va au spectacle,
de temps en temps. »*
Madame Tallien

*« Nous ne savons jamais si nous ne sommes pas
en train de manquer notre vie. »*
Marcel Proust

*« J'ai mené la vie du monde intensément, par curiosité du
genre humain, de ses qualités et de ses vices ; le rôle
d'animateur est le seul qu'il m'a plu de jouer. »*
André de Fouquières

*« Faire partie de la bonne société est une corvée.
N'en pas faire partie est une tragédie. »*
Oscar Wilde

*« Ce qui est intéressant chez les gens de la bonne société est
le masque que porte chacun d'eux et non la réalité
qui se trouve derrière. »*
Oscar Wilde

PROLOGUE

Le courrier arrivait chaque matin à onze heures. La main nonchalante et le regard vaguement distant, l'appariteur jetait pêle-mêle sur le bureau cette moisson quotidienne sans se soucier du geste sacrilège qui l'avait, en toute innocence, conduit à mélanger les communiqués de presse, les bostols aux enveloppes calligraphiées et le courrier des lecteurs.

Depuis trois mois qu'il avait été embauché au *Journal*, Pierre ne parvenait pas à dissimuler la joie suave qu'il ressentait à décacheter les invitations comme autant de promesses d'instant magiques qu'il savourait d'avance. Par ordre, il se saisissait dans un premier mouvement des plis officiels déposés par porteur, ceux dont il

effleurait d'un revers de doigt à peine discret le gaufrage armorié. Le menu fretin ne venait qu'après : annonces de vernissages, de cocktails, d'ouvertures de boutiques qu'il s'empressait de punaiser comme des trophées de chasse sur le panneau de liège tout neuf qu'il avait fait installer derrière son bureau, avec la secrète intention de rendre jaloux tous ces collègues qui partageaient l'espace paysager avec le nouveau chroniqueur mondain.

Déjà Patricia, responsable de la rubrique littéraire, s'amusait avec Cassandra, rédactrice de mode, de sa gourmandise à courir les raouts. « C'est bien simple, vous ouvrez une huître et vous trouverez Pierre ! Accrochez un toast au tarama et vous le verrez accourir... », affirmait-elle, oubliant au passage qu'elle-même n'aurait jamais manqué la remise du prix des Deux-Magots ou le pince-fesses clôturant la fête du livre d'Ouistreham.

Zèle ou application professionnelle, Pierre n'avait pas eu besoin de trois mois pour se gonfler de son importance à la tête de la chronique « À la ville, à la scène », tenue pendant près de trente ans par Renaud Castéja, aussi célèbre dans les salons qu'autrefois James de Coquet ou Edgar Schneider. À vrai dire, quand on lui parlait d'eux, Pierre ignorait tout de leur héritage mondain. Il

se souciait peu de savoir s'ils avaient sombré dans l'errance ou l'alcoolisme, la dépression ou la frustration d'une vie perdue à commenter les divertissements des puissants dont ils n'avaient été, après tout, que les valets de gloire. Du ton péremptoire qu'il avait aussitôt adopté pour coller à ses nouvelles fonctions, il prétendait seulement avoir lu *Cinquante Ans de panache* du « génial André de Fouquières » et arrêta toute remarque sarcastique d'un sentencieux : « Après tout, Saint-Simon et Marcel Proust, à travers la description minutieuse des mondanités de leur temps, ont brossé une fresque sociale de leur époque ».

Pour un peu, afin de justifier tant de soirées passées à s'étourdir dans des fêtes dont on ne savait pas toujours si elles servaient de rampe de lancement à un nouveau téléphone portable, une montre, ou une boisson alcoolisée, il aurait été capable de soutenir une thèse sur le sujet. Chacun sentait en tout cas que Pierre avait reçu « la grâce de sa fonction » et, qu'à défaut de tomber dans l'alcool mondain et la prise de poids, il succomberait sans doute à la fatuité.

Il ne fallut pas longtemps pour mesurer l'esprit de revanche sociale qui animait Pierre, fasciné par les particules aristocratiques élémentaires comme les courtisans de Louis XIV avaient été

appâtés par la divine friandise, d'autant plus assoiffé de reconnaissance et de désir de s'élever, qu'il paraissait souffrir de complexes quant à son physique quelconque. De taille moyenne, le visage glabre, ses cheveux noirs coiffés en arrière accentuaient un nez fuyant et un regard de myope qu'il abritait derrière des lunettes en écaille le vieillissant. Son charme, parce qu'il lui en fallait bien pour séduire dans le grand monde, était tout entier concentré dans un sourire tour à tour moqueur et mordant, ingénu et sensible, rayonnant et généreux. Il émanait de lui un irrésistible besoin de plaire et de séduire comme les chats qui viennent réclamer des caresses à ceux qui leur manifestent de la défiance ou de la peur. La faiblesse de Pierre, on le sut très vite, était de chercher l'approbation de ses actes dans le regard des autres.

Sa nomination avait suscité bien des interrogations et des commérages dans la rédaction. À quoi devait-il cette subite élévation ?

Le directeur du *Journal* l'avait croisé un soir dans un de ces dîners en ville où l'épouse d'un puissant chef d'entreprise – comprenez annonceur

publicitaire incontournable – avait poussé du col ce neveu de province « bien élevé, toujours à l'aise, distingué et accessoirement écrivant bien », puisqu'il avait eu « son bac littéraire avec mention ». Ancien mannequin chez Guerlain – son mari s'en moquait gentiment en rectifiant devant les amis : « Chérie, on ne voyait que tes pieds ! » – Jeanne-Marie Beaujet-Suchard avait elle-même longtemps goûté aux délices de la mondanité parisienne avant de se consacrer à l'ascension sociale de son mari et à l'éducation de ses enfants. Elle ne sortait plus que « pour faire plaisir aux actionnaires de Georges », comme elle feignait de se moquer elle-même, ou pour retrouver de vieilles copines du monde de la beauté.

Quand sa sœur de Niort l'avait appelée en lui disant : « Tu ne peux rien faire pour Pierre ? Il nous soûle avec son désir de faire ses premiers pas dans le grand monde, avec ses histoires de duchesses et de jet-set ; il est toute la journée plongé dans sa collection de *Point de vue*. Quand je pense que nous lui avons payé de brillantes études ! », Jeanne-Marie avait accepté de prendre en main l'avenir de son neveu. D'abord, le faire venir à Paris ; ensuite lui présenter des patrons de cette presse où elle comptait encore quelques amis.

Le directeur du *Journal*, Jean-Jacques Bombon, se prenant d'emblée de sympathie pour le jeune homme bien mis de vingt-cinq ans aux manières compassées et onctueuses, lui confia sur-le-champ la mission « de donner un coup de jeune aux pages mondaines du canard pour rajeunir le lectorat ». Il avait, auparavant, demandé à Pierre quelles études il avait faites et, ayant retenu Sciences Po – en omettant le « Bordeaux » murmuré entre les dents, comme ceux qui lancent fièrement « Polytechnique » avant de susurrer « Genève » un ton en dessous – s'était laissé enflammer.

« L'essentiel, avait-il conclu dans un sourire, c'est que vous fassiez la différence entre les Rothschild, les David-Weill, les d'Ornano et les nouvelles célébrités issues de la télé-réalité : Loana, Steevy, Diana, Brandon, Jennifer, Steven, Greg, Marjolaine, Nolwenn, Magalie, Gregory ou Élodie... », même si lui-même était incapable de s'y retrouver entre ces nouveaux élus des SMS. Pour tout viatique, ces derniers avaient reçu l'onction populaire des téléspectateurs et, à défaut de se faire un nom par leur talent propre, ils pourraient se servir de l'anoblissement cathodique : « *de l'Île de la Tentation* », « *du Bachelor* », « *de la Star Academy* », « *du Loft* »...

On ne pouvait espérer à ses yeux plus glorieuse particule qui, selon le patron parodiant Talleyrand, « leur serait plus utile que leur partie-tête ».

Lorsqu'il était arrivé à la rédaction, Pierre avait été singulièrement défrisé par son premier véritable entretien avec Jean-Jacques Bombon, dont les relations dans le beau monde se limitaient au groupe des actionnaires du journal et à une star de cinéma qui avait pris une enveloppe pour inaugurer les nouveaux locaux équipés de technologie ultramoderne et croyait que la connexion Internet par ADSL était une nouvelle ligne d'Yves Saint Laurent...

— Je veux que vous laissiez à *Point de vue* le monopole des vieilles peaux et des jeunes fin-de-race dégénérés ; j'ai viré Renaud Castéja parce qu'il pissait de joie à la vue d'une particule racornie, et bavait tout son fiel à longueur de chronique sur les nouvelles stars. Non, il nous faut des gens chic mélangés à des dandys branchés et des célébrités sexy !, avait martelé Bombon, plus à l'aise à trier les raisins dans ses vignes alsaciennes qu'à séparer le bon grain de l'ivraie des grappes de « people ».

Dans son esprit, il entrevoyait de pulpeuses starlettes à forte poitrine censées faire grimper les ventes du *Journal*.

Laisant le patron à ses fantasmes libidineux, Pierre s'était drapé dans sa dignité nouvelle et avait résolu de n'en faire qu'à sa tête, attitude guère dangereuse pour peu qu'il respectât la sacro-sainte règle de l'équilibre publicitaire traduite dans cette équation : un tiers des pages devrait être consacré aux soirées du plus grand groupe de luxe avec ses ramifications tentaculaires, un autre à ses concurrents et le dernier à ce que bon lui semblait. « En fin de compte, avait-il calculé, il me reste assez de place pour les galas de la SBM monégasque, les fêtes chez Maxim's et les soirées de la jet-set à Saint-Tropez. »

Il ne lui avait pas fallu plus de trois mois pour comprendre l'attrait qu'exerçait sur les personnalités la perspective de passer dans la rubrique « À la ville, à la scène ». On le flattait, on l'invitait, on le fêtait partout, on minaudoit, dans

l'attente d'un timbre-poste qui assurerait une gloire éphémère sur papier glacé. Si Pierre avait été malhonnête, il aurait pu en faire commerce comme certains de ses devanciers, autrefois et ailleurs, qui avaient monnayé discrètement chaque parution.

Dans les rédactions, on citait ce faux duc mais vrai fat qui invitait à déjeuner un chroniqueur en charge de rubrique mondaine dans son appartement de Neuilly, cherchant d'abord à l'impressionner par la revue réglementaire des cadres à photos en argent le représentant avec les grands de ce monde. Dans la série de clichés « Moi avec », on voyait Hughes Amber aux côtés du pape Jean-Paul II, de la reine mère d'Angleterre, et bien sûr du roi Carol II de Roumanie à qui il devait sa bonne fortune. On racontait qu'il avait soutenu le mariage du souverain avec Magda Lupescu et l'avait aidé à prendre le pouvoir à Bucarest, en 1930, au détriment de son propre fils le roi Michel I^{er}. En reconnaissance des services rendus, le monarque l'aurait fait duc du village paumé des Carpates où le charmant Hughes l'avait secrètement rencontré la première fois. Depuis lors, ce collectionneur d'ordres et de décorations – pourvu qu'il y eût profusion de rubans colorés et de grand-croix en émail – s'était autoproclamé ambassadeur itinérant du roi

ensuite exilé et parti mourir au Portugal, auprès duquel il se rendait indispensable en entretenant les derniers feux de sa renommée dans les pages mondaines, puisque les rubriques politiques avaient cessé depuis fort longtemps de prendre tout cela au sérieux. Il n'hésitait donc pas à verser régulièrement à son homme lige de la gazette une somme rondelette qu'il glissait dans l'enveloppe même où il avait préparé le texte à publier, les photos sélectionnées et les légendes adéquates. Évidemment, il n'oubliait jamais de se faire représenter en majesté, bombant un torse constellé de médailles entre deux royautés déchues. Le plus cocasse avec Hughes Amber était son habitude de traîner à chaque dîner un neveu différent, lequel s'efforçait de l'appeler « mon oncle » quand un emprunt plus plausible aux mœurs bourgeoises aurait voulu qu'il l'appelât « ma tante »...

Oh non, Pierre ne voulait pas d'argent, lui ; il rêvait seulement d'être le chroniqueur mondain le plus courtisé, celui dont la compagnie serait recherchée, dont les articles seraient tour à tour craints ou espérés. Son ambition secrète, c'était de devenir le roi de Paris.

N° d'édition : L.01ELKNFF8699N001
Dépôt légal : novembre 2006